

PIERRE VERDRAGER  
verdrager@free.fr

DE LA SOCIOLOGIE CRITIQUE  
À LA SOCIOLOGIE DE LA CRITIQUE.  
DIALOGUE AVEC DOMINIQUE BERTELLI

**Résumé.** — Dans un article paru dans *Questions de communication* (8, 2005), Dominique Bertelli a voulu démontrer combien le travail de Joseph Jurt et de Pierre Verdrager sur la réception journalistique de la littérature par la presse était dépassé. Pierre Verdrager entre en controverse avec son discutant et répond dans cet article point par point aux critiques dont il a fait l'objet. L'auteur défend sa démarche en montrant que la posture a-critique n'est peut-être jamais si utile et nécessaire que lorsqu'elle prend le sens critique pour objet.

**Mots clés.** — Sociologie critique, sociologie de la critique, controverse, dénonciation.

## La Montagne

Dans un article paru en 2005 dans *Questions de communication*, Dominique Bertelli a pris pour objet deux livres : *La réception de la littérature par la critique journalistique. Lectures de Bernanos. 1926-1936* (Jurt, 1980) et *Le sens critique. La réception de Nathalie Sarraute par la presse* (Verdraeger, 2001). N'ayant pas été informé de sa publication, je n'en ai pris connaissance que plus tard ; c'est la raison pour laquelle je ne réagis que maintenant. Aussi ai-je demandé à la rédaction de *Questions de communication* de pouvoir répondre. Je la remercie non seulement de bien avoir voulu m'accorder un droit de réponse, mais aussi de me laisser la place suffisante pour faire valoir mes arguments face à la critique dont j'ai été l'objet sous la plume de Dominique Bertelli. Je ne commenterai pas ici le propos de ce dernier sur le travail de Joseph Jurt. J'ai déjà moi-même longuement critiqué son ouvrage pionnier sur la réception de la littérature par la critique journalistique dans *Le sens critique* et je ne crois pas qu'il soit raisonnable d'accumuler à l'infini les strates de commentaires. Je me contenterai donc de réagir à ce que Dominique Bertelli écrit à mon sujet, Joseph Jurt étant parfaitement apte à se défendre lui-même.

Le résumé de l'article place d'emblée la barre très haut : « On se propose de définir un cadre théorique de références et quelques pistes de recherche pour situer les études de réception du fait littéraire par la critique journalistique dans le champ des sciences de l'information et de la communication » (Bertelli, 2005 : 165). Pour ce faire, l'auteur a besoin de prendre appui sur les travaux existants afin de les « dépasser » : « Après avoir mis en évidence les limites de deux importantes études en la matière – la première due à Joseph Jurt (1980), d'orientation littéraire, positiviste et critique ; la seconde due à Pierre Verdraeger (2001), d'orientation sociologique, constructiviste et a-critique –, on établira les fondements d'une approche contextualiste et non essentialiste, apte à appréhender notamment le double impact des interférences de l'organe-support et des effets structurants du contexte et de la fonction économique sur le discours critique » (Bertelli, 2005 : 165).

Un tel résumé donne évidemment l'eau à la bouche puisqu'on nous propose, en une dizaine de pages, à la fois, un survol analytique et critique des principales études du domaine tout en promettant une refonte complète de la pratique descriptive visant le dépassement des travaux périmés. On salive d'autant plus que les ouvrages « dépassés » en question ont nécessité des années de travail, des dépouillements laborieux de centaines d'articles, etc. Même lorsque son propre travail fournit la matière de ce qui est à dépasser, on ne peut pas manquer d'être piqué par la curiosité et de se lécher les babines devant la promesse d'un

tel festin. Les premiers sons de l'article sont ceux du violon : « Loin des habituelles études de réception de la production littéraire par la critique journalistique, se résumant trop souvent en d'aimables compilations de quelques coupures de presse, Joseph Jurt et Pierre Verdrager ont proposé, à quelque vingt ans d'intervalle, deux ouvrages importants qui se distinguent par leur souci d'examiner un corpus critique quasi exhaustif, d'explicitier et d'argumenter leurs présupposés théoriques, et de conduire à son terme une démarche rigoureuse » (Bertelli, 2005 : 166). Mais très vite il faut déchanter car la première phrase laudative sera également la dernière : « Il n'en reste pas moins que les voies étroites adoptées par ces auteurs – d'orientation littéraire, pour le premier, sociologique pour le second – semblent à bien des égards manquer leur objet d'étude » (*ibid.*). L'affirmation est radicale et ne manque pas d'impressionner.

Ensuite, l'auteur montre à quel point les études en présence sont défectueuses. Et très vite, l'on va se rendre compte que nous sommes en terre bourdieusienne. Rien ne manque à la panoplie : autonomie, champ (et sous-champ) journalistique, croyance, disposition, homologie structurale, *illusio*, stratégie... Dominique Bertelli attaque Joseph Jurt en reprenant, sans le dire, les arguments que j'ai développés dans *Le sens critique* : l'approche de Joseph Jurt est à la fois trop politique (Verdrager, 2001 : 7-8), trop « essentialiste » concernant la valeur de son auteur (*ibid.* : 9-10) et, en multipliant les jugements de valeur, trop normative (*ibid.* : 10-12). Mais en matière de jugement de valeur, Dominique Bertelli ne me semble pas être en reste. L'exigence de neutralité est manifestement le cadet des soucis de l'auteur, lequel est bel et bien un admirateur déclaré de Georges Perec. Celui-ci, en effet, l'a édité, a écrit principalement sur lui, participe régulièrement au « Séminaire Georges Perec », et co-dirige la revue *Le Cabinet d'amateur*, où l'on peut lire : « Plusieurs années après la disparition de Georges Perec, son œuvre continue d'offrir à l'œil du lecteur attentif des chemins toujours multiples, divers, inattendus, insoupçonnés parfois » ([cabinetperec.org](http://cabinetperec.org)). Et s'il est certain que je n'avais pas en tête le travail de Dominique Bertelli lorsque j'ai écrit la première phrase de mon livre, il est non moins certain que celle-ci s'applique idéalement à notre auteur : « Si une grande partie de la sociologie de la réception de la littérature n'offre en définitive qu'un intérêt limité, ce n'est pas seulement à cause du caractère répétitif de ses diagnostics, c'est aussi parce qu'elle est, la plupart du temps, réalisée par des "littéraires", enseignants spécialistes de "leur auteur", qui n'ont d'autre but que d'explicitier l'œuvre de celui-ci » (Verdrager, 2001 : 5).

Après avoir critiqué Joseph Jurt, ou plutôt après avoir repris mes critiques de ce dernier, c'est à mon tour d'être passé au crible. Dominique Bertelli (2005 : 168-169) explique que les travaux de David Bloor « servent notamment de cadre de référence à tout un courant de la nouvelle

sociologie française (Michel Callon, Nathalie Heinich, Bruno Latour...) ». Rien n'est plus faux. Ces gens sont très loin de former un « courant », et ne se privent pas de dire tout le mal qu'ils pensent les uns des autres (Bloor, 1999 ; Latour, 2006 : 341n ; Heinich, 2007 : 14-26). Ensuite, Dominique Bertelli (2005 : 169) fait référence au modèle complexe que j'ai exposé dans mon livre où s'opposent deux régimes fondamentaux : « régime de volition » et « régime d'inspiration » et objecte que rien ne permet de répondre à la question de savoir si les catégories que j'ai développées sont « induites par le corpus choisi et applicables à ce seul corpus » ou si nous sommes « au contraire en présence d'une théorie exportable ». Je confirme qu'il me paraît toujours parfaitement déraisonnable de voir les sociologues monter toujours plus haut en généralité et statuer sur la validité de leurs modèles en ventant, comme des marchands de tapis, leur caractère nomologique. Comme je le dis dans mon livre, le modèle a été inductivement construit à partir du matériel d'enquête. J'ai laissé la question de la généralité ouverte car il me semble que ce n'est pas à moi d'y répondre, en tout cas pas à moi seul. Dominique Bertelli le fait d'ailleurs partiellement, lorsqu'il écrit que « la réception de l'œuvre de Georges Perec montre que si les deux matrices d'existence de la controverse, proposées par Pierre Verdraeger, sont aptes à rendre compte de la polémique critique qui suit la publication de *La Disparition*, elles sont en revanche inopérantes dans le cas des *Choses* qui reçoit un accueil globalement positif, néanmoins prétexte à une controverse » (Bertelli, 2005 : 170). Je n'ai jamais prétendu que mon modèle pouvait s'appliquer à tous les cas littéraires et il paraît donc absurde de m'objecter qu'il n'est pas valable pour toutes les controverses et tous les auteurs, de même qu'il est absurde de me faire dire que tous les livres obéissent au même procès de classicisation, ce qui est, bien évidemment, faux – mais je n'ai jamais affirmé pareille chose. Il n'est aucunement nécessaire d'avoir fait de longues études de sociologie pour savoir qu'une toute petite minorité de textes accède au rang envié de classique. En revanche, j'affirme que, pour le cas de Nathalie Sarraute, et dans une large mesure pour celui des auteurs du Nouveau Roman, ce modèle « marche » remarquablement bien, et il me semble qu'il peut aussi marcher ailleurs, et pas seulement dans le domaine littéraire.

Ceci est d'ailleurs l'occasion pour mon critique de m'objecter mon insuffisance historique. Je souhaiterais répondre qu'il ne s'agissait pas pour moi de faire une « histoire de la réception » de Nathalie Sarraute, mais de constituer la « prétention à faire histoire », l'historicité même de l'objet littéraire, comme objet de la description sociologique. Le caractère « historique » d'un objet littéraire ne va pas de soi dans la mesure où sa capacité à échapper à l'oubli est pour lui une forme de succès car l'histoire littéraire n'est pas une histoire anthropologique, où l'on évoquerait tout ce qui s'est fait, elle est une histoire axiologique, où l'on ne parle que

de ce qui s'est fait de bien. Faire l'histoire de « Nathalie Sarraute » ou du « Nouveau Roman », ce n'est pas simplement « raconter ce qui s'est passé », c'est, aussi, participer à la forme spécifique de succès que requiert l'œuvre littéraire, ce qui viole l'exigence de neutralité. C'est pourquoi ceux qui pensent qu'on est parfaitement objectif en se contentant de « faire l'histoire » d'un phénomène passent complètement à côté du fait que cette « prétention à faire histoire » (Verdrager, 2001 : 23-30) constitue un objet privilégié dont on doit, aussi, rendre raison. Le temps n'est pour autant pas absent de mon livre. J'écris même que l'épreuve temporelle est l'épreuve cardinale dans le monde littéraire et artistique. À la différence de toutes les autres épreuves évaluatives, seule l'épreuve temporelle est capable de faire consensus : durer, pour une œuvre, c'est réussir, et si l'œuvre réussit, ce ne peut être qu'en vertu de sa qualité (*ibid.* : 205-226). La saisie de cette dimension historique m'a donc permis d'opérer un basculement d'une sociologie relativiste – où l'on rend compte des arguments des controversistes en les prenant tous au sérieux – à une sociologie du relativisme – par la saisie des opérateurs d'objectivité qui rendent la prétention au relativisme auquel peuvent prétendre les critiques particulièrement difficile : lorsque Nathalie Sarraute est exposée, commentée, disséquée, adulée, pléiade, il devient de plus en plus coûteux de la rejeter et, en général, cela se manifeste par l'abandon des propositions objectivistes (« ce n'est pas bien ») au profit de formulations subjectivistes (« je n'aime pas »). Ces évolutions, ces grands renversements se distribuent naturellement dans le temps.

Reste le reproche de défaut de contextualisation : « Cette occultation de l'histoire s'accompagne "logiquement" d'un défaut de contextualisation que Pierre Bourdieu (1994 : 92) regrettait déjà à propos de l'école d'Édimbourg » (Bertelli, 2005 : 170). Ce que ne pourra pas me reprocher Dominique Bertelli, c'est d'avoir clairement annoncé la couleur dans l'introduction de mon livre : « Cet ensemble de textes [critiques] constitue moins la description sociologique d'un groupe professionnel que la description anthropologique des régimes évaluatifs et des cadres organisant la perception des phénomènes littéraires. Persuadé que l'enquête sociologique, dans ses formes les plus canoniques, ne permettait de donner que des résultats très plats et prévisibles, nous avons privilégié la dimension anthropologique, visant moins la mise en rapport d'une position avec une prise de position, que la saisie de la logique et de la cohérence des différentes prises de position. Aussi s'attache-t-on moins à identifier "qui dit quoi ?", qu'à répondre à la question "que dit-on ?" » (Verdrager, 2001 : 18). Autant il est fondé de regretter qu'une pomme ne soit pas une bonne pomme, autant il peut paraître incongru de reprocher à une pomme de ne pas être... une poire. Et c'est un peu ce que me reproche Dominique Bertelli : de ne pas avoir donné de belles poires bourdieusiennes. Je suis le premier à admettre que la sociologie

bourdieusienne est intéressante, riche, et a produit des contributions inestimables. Mais doit-on inférer de ce constat que toute sociologie doit nécessairement se ramener à une sociologie bourdieusienne ? Oui, tranche péremptoirement Dominique Bertelli (2005 : 175) : « On le comprend, mobilisant nombre de savoirs spécifiques (analyse de discours, analyse sémiolinguistique, sociologie de la presse, histoire de l'édition...), la tâche dévolue à une approche contextualiste de la réception est certes considérable, mais c'est à ce prix seulement que pourra être produite une construction réaliste et critique de l'objet d'étude ».

Mais, pour faire comprendre à mon critique la nécessité d'un tel projet, je vais recourir à quelques éléments de... contextualisation de ma propre recherche. Lorsque j'ai commencé à travailler sur la réception de la littérature par la presse, c'était dans le cadre d'une thèse de doctorat, placée sous la direction d'Alain Viala, connu, entre autres chercheurs, pour avoir publié un ouvrage dans la collection de Pierre Bourdieu, « Le Sens commun » (Viala, 1985). J'attaquais alors mon objet en parfait bourdieusien. Mais très vite, je me suis senti à l'étroit dans un tel paradigme. Les travaux des bourdieusiens qui travaillaient dans le domaine de la réception – Isabelle Charpentier (1999, par exemple) en fournit un exemple caricatural – me paraissaient avoir d'énormes défauts, notamment celui de mépriser souverainement leur objet. La conversion ultérieure de Joseph Hurt au paradigme bourdieusien fut, à cet égard, exemplaire. Aussi ai-je délibérément choisi de m'y prendre autrement, en m'approchant au plus près des arguments des acteurs et en laissant de côté la question du « champ journalistique ». Cela n'était guère facile car cela avait pour conséquence de me mettre en marge du paradigme dominant. Mais n'était-ce pas la condition de l'innovation ? Même si je ne laissais pas de côté la dimension institutionnelle, qui constitue le cœur des développements du chapitre sur la classicisation, ou si je ne me privais pas de faire le lien entre la présence de critiques positives et certaines propriétés morphologiques de la critique (Verdraeger, 2001 : 209), je voulais néanmoins me confronter directement aux arguments des controversistes et inventorier les différentes procédures sollicitées par les critiques littéraires pour faire valoir leur point de vue. Ceci constituait une véritable innovation puisque cela n'avait tout simplement jamais été tenté. Mais si Dominique Bertelli a aussi mal compris mon travail, en tout cas à mes yeux, c'est sans doute parce qu'il a jusqu'au bout refusé d'en finir avec la posture critique, si préjudiciable lorsqu'on fait de la sociologie de la critique (voir Boltanski, 1990). En effet, ma démarche est impossible à comprendre lorsqu'on adopte une telle posture, qui est celle de mon contradicteur. Et cela le conduit à dire des choses qui montrent qu'il n'a pas tout à fait saisi, ou n'a pas bien pris le soin de lire complètement, le modèle que j'ai développé, notamment lorsqu'il fait référence aux « lieux communs constitutifs de l'elocutio critique » (Bertelli, 2005 : 170). Une

telle formulation trahit une incompréhension totale de ma démarche et me renforce dans l'idée qu'il convient d'abandonner de telles façons de parler lorsqu'on fait de la sociologie et, tout particulièrement, lorsqu'on fait de la sociologie de la critique. Jamais je ne disqualifie une récurrence critique en disant d'elle qu'il s'agit d'un « lieu commun », d'un « *topos* », d'une « vulgate » ou d'une « *doxa* », et ceci pas plus hier qu'aujourd'hui. Bien au contraire, je constitue cette capacité à disqualifier une régularité comme un objet sociologique à part entière car elle fournit une voie d'entrée privilégiée aux valeurs des acteurs, en l'occurrence celles qui requièrent une référence à la singularité (voir dans un tout autre domaine, Verdrager, 2007). Lorsque les critiques dénoncent comme « mythe », « stéréotype », « lieu commun » un auteur échevelé saisi par les transes, cela me permet de reconstruire leur système de valeur, centré sur le travail, la rigueur, la concentration, etc. Symétriquement, lorsque d'autres critiques dénoncent comme « mythe », « stéréotype », « lieux commun » un auteur affairé sur son bureau à raturer inlassablement tout mot produit, cela me permet tout autant de reconstruire la logique de ce qui, pour eux, compte (voir le diagramme dans Verdrager, 2001 : 75). Et c'est parce que Dominique Bertelli n'a aucun contrôle des réflexes intellectualistes, au premier rang desquels figure celui de dégainer plus vite que son ombre le terme « lieu commun » en l'appliquant à son objet, qu'il lui a été impossible de comprendre que le respect de la neutralité axiologique n'est pas une question de bonne volonté épistémologique ni de charité éthique, mais vise à accroître le rendement heuristique de la description sociologique. Lorsque Dominique Bertelli refuse de prendre en considération la pertinence de la posture a-critique au nom du fait qu'il existe des « effets de réseau et de connivence », il se prive de la possibilité d'apercevoir que cette compétence fait partie des ressources dont les acteurs disposent et que Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991) appellent dénonciation d'une « grandeur domestique ».

## La Souris

Le réquisitoire énoncé par Dominique Bertelli (2005 : 171) est donc sans appel : « Surestimation de l'impact d'un facteur externe sur le discours critique pour l'une [Jurt], occultation quasi complète des conditions de production de ce même discours pour l'autre [Verdrager] : on l'aura compris, quelles que soient leurs indéniables qualités, les deux études que nous venons d'examiner à grands traits s'inscrivent dans une perspective réductionniste qui ne nous semble pas la plus appropriée pour saisir le discours critique en tant que phénomène de communication [...] ». C'est parce qu'il lui est parfaitement impossible d'identifier la moindre vertu heuristique tant du travail de Joseph Jurt que du mien qu'on est bien obligé de faire dépendre la mention de ces « indéniables qualités » de l'astuce

qui vise à faire apparaître comme équilibrée une position qui ne l'est pas tout à fait. Les critiques éloquentes assorties de grandioses prescriptions méthodologiques énoncées au futur laissent espérer des lendemains théoriques radieux. On allait voir ce qu'on allait voir. La déception fut à la mesure de l'attente : immense. Il fallut, en effet, rapidement déchanter. Les coups de clairon annonçant les somptueux programmes de recherche font souvent plus frissonner que leur réalisation proprement dite. En guise d'étude empirique, Dominique Bertelli (2006 : 263-276) proposa ainsi, après un an de travail, une mini-étude développée dans une notule d'en tout et pour tout une dizaine de pages portant sur une analyse de la réception d'un ouvrage de Georges Perec, *Les Choses*. Non content d'avoir réduit le corpus à un seul livre, ce dernier n'a pas jugé utile d'analyser l'ensemble de la réception puisqu'il restreint encore le corpus aux articles qui ont paru avant que Georges Perec n'obtienne le Renaudot. Mais c'est encore trop pour notre auteur, décidément vite rassasié : « [...] conscient qu'aucune description ne peut prétendre à l'exhaustivité, sinon à tomber dans le piège de l'illusion positiviste (Lahire, 2005 : 34), nous n'avons développé que deux aspects particulièrement saillants de cette réception : les conditions objectives d'une forte mobilisation critique et celles du départ d'une polémique qui traversera tous les comptes rendus du roman » (Bertelli, 2006 : 264). En effet, ne peut-on retrouver toute la mécanique du cosmos à partir d'un seul grain de sable ? Ceci est, d'une certaine manière, cohérent : puisque toute l'attention doit être portée sur le contexte, pourquoi s'embarrasser des textes ? Puisque les discours ne sont que des épiphénomènes sans intérêt, pourquoi prendre la peine de les lire et de les analyser dans leur intégralité, surtout quand on songe au temps et au travail que cela demande ? Ces arguments qui visent à justifier l'appétit d'oiseau du toujours moins me semblent clairement ressortir à la mauvaise foi qu'inspire parfois la paresse. À réductionniste, réductionniste et demi... De sorte qu'on ne peut manquer d'être surpris devant le décalage qui existe entre ce petit os à ronger que constitue son objet de l'observation, et l'équipe disparate de penseurs qui est sollicitée dans ce texte, comme atteint d'une rougeole de guillemets, pour l'analyser (Pierre Bourdieu, bien sûr, mais aussi Simone Bonnafous, Jean de Bonville, Jacques Bouveresse, Jean Charron, Jean-Pierre Esquenazi, Michel Foucault, Lucien Karpik, Bernard Lahire, Robert K. Merton, Bernard Miège, Jean Peytard, et même une pointe de Freud). Mais, puisqu'il s'agit de « parler cuisine », autant dire que la citation est au travail intellectuel ce que le poisson est à la bouillabaisse : ce n'est pas le nombre de poissons différents qui la composent qui fait la qualité du produit fini. La théorie que j'avais proposée avait peut-être ses défauts, mais au moins y avait-il moins de monde au balcon : c'était la mienne. Elle avait pour principe premier de respecter l'objet d'analyse. Or le respect n'est clairement pas le problème de Dominique Bertelli. Dans son article, celui-ci se délecte en effet d'ironiser sur son objet avec, pêle-mêle, la

dénonciation du mimétisme de la presse (Pierre Bourdieu : « circulation circulaire de l'information », p. 265), de son artificialisme (« la chronique du succès annoncé produit-elle logiquement les conditions du succès critique », p. 265), de son « personnalisme » (« Quant au succès critique d'Albertine Sarrazin, il tient surtout à sa trajectoire d'ancienne détenue libérée en 1964 », p. 265), faisant usage de catégories qu'il aurait fallu, bien plutôt, constituer comme objet d'analyse. Et c'est parce qu'il n'a pas constitué les opérations critiques comme objet de sa sociologie, qu'il ne se rend même pas compte à quel point ses propres remarques peuvent être disqualifiantes : « Aussi espérons-nous avoir montré qu'une approche contextualiste de la réception critique peut offrir l'avantage de produire une analyse objectivante, non une simple discussion disqualifiante » (Bertelli, 2006 : 274). Dominique Bertelli n'a rien d'autre à dire de la critique qu'elle est, si l'on permet l'expression, « globalement positive », la presse ne se voyant guère dire du mal de l'éditeur des *Choses*, Maurice Nadeau étant alors en difficulté. L'autre révélation fracassante arrive un peu plus loin : « Les *Choses* » est une œuvre qui s'inscrit de façon exemplaire dans l'horizon d'attente critique (Jauss, 1978) » (Bertelli, 2006 : 268). Fallait-il déployer autant d'énergie pour en arriver à un bond en arrière conceptuel – le fameux « horizon d'attente » de Hans Robert Jauss – de près d'un tiers de siècle ? Par ailleurs, lorsque Dominique Bertelli (2005 : 174) pense découvrir qu'il convient de donner une place de premier ordre aux prières d'insérer, je suis désolé de le décevoir mais j'en fais état en long et en large dans la thèse dont est tiré mon livre (Verdrager, 1999) et sur laquelle il aurait quand même pu, à l'occasion de ces articles, jeter un œil. Pour finir, Dominique Bertelli nous montre aussi comment l'ouvrage de Georges Perec est l'occasion d'une lutte de concurrence entre *L'Express* et *Le Nouvel Observateur*. Là, nous apprenons que l'écrivain ayant dit du mal de *L'Express* reçoit un accueil plutôt distancé, alors que *Le Nouvel Observateur* orchestre une controverse en son sein qui profite *in fine* à l'ouvrage. Voilà qui est instructif, en effet. Mais cela méritait-il tant de coups de bambous critiques – sur nos têtes – et tant de coup de tambours programmatiques – dans nos oreilles ? Cela n'est pas sûr. Car à réduire l'analyse sociologique au rabattement des prises de position sur les positions, on se prive de la possibilité de comprendre ce en quoi constitue le sens critique et à quoi celui-ci oblige. Et ceci n'est pas vrai seulement dans le domaine littéraire, mais dans des univers qui n'ont rien à voir, tel celui de l'industrie pharmaceutique, bien connu de Philippe Pignarre (1999 : 32) : « Nous éviterons aussi le piège de la démarche "externaliste" qui essaie de reconstituer les passions des uns et des autres en fonction de leurs intérêts professionnels et qui considère que cela suffit pour rendre compte des prises de position, des choix et des orientations thérapeutiques : avec toujours comme premier accusé l'industrie pharmaceutique. Cela mène plus souvent à la paranoïa politique qu'à un vrai matérialisme. »

## Conclusion

On comprendra qu'on reste sceptique face au dépassement que propose Dominique Bertelli et qui consiste rien moins qu'à renouer avec tout ce avec quoi l'on a voulu rompre. Le ricanement, qui vise le « souci de l'irréductible singularité » (Bertelli, 2006 : 273) du *Nouvel Observateur*, que Dominique Bertelli ne peut s'empêcher de contenir – en compagnie de Louis Pinto (1984) –, fournit la preuve de son incapacité à constituer l'exigence de singularité comme objet sociologique proprement dit (Verdraeger, 2001 : 31-55). Tel est le point aveugle de la sociologie critique qui préfère moins décrire l'objet qu'en découdre avec lui en alimentant le stock, à peu près incommensurable, des textes dénonçant les pratiques de la critique littéraire et, plus généralement, de la presse. Tant qu'on n'aura pas pris la mesure du fait que la sociologie doive se comporter autrement qu'en petit matador du vrai, toujours prompt à avoir le dernier mot sur tout, alors celle-ci restera enfermée dans l'ornière de la dénonciation et demeurera privée, tout affairée à ses révélations, de la capacité à prendre en et avec considération la compétence des personnes. Affirmer que les intérêts des acteurs peuvent éclairer le sens des propos tenus, soit, mais affirmer que les propos des acteurs n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils réfléchissent des rapports de force sous-jacents, c'est faire subir à ces propos une forme de violence à laquelle je ne peux et ne veux pas me résoudre. Comme la psychanalyse qui, en même temps qu'elle fait parler, dit brutalement : « l'essentiel n'est pas là », la sociologie a si souvent dit des propos des acteurs : ce n'est pas cela qui, pour nous, compte. Il s'est agi pour moi de rendre cette idée fausse en prenant en compte, et surtout au sérieux, ces propos. Et pour cela, il a fallu, d'une part, en finir avec une certaine arrogance qu'autorise, voire qu'exige, toute la tradition critique qui survalorise la prise de position et la posture en surplomb ; et, d'autre part, se désensibiliser aux rappels à l'ordre de ceux qui rendent sociologie et posture critique à peu près coextensives. J'ai conscience que des « points de blocage » (Hacking, 1999) demeureront entre critiques et non-critiques et je suppose que mon texte ne sera pas à même de les faire sauter. Pour autant, une controverse me paraît préférable au silence méprisant que réservent ceux qui, lorsqu'une manière de faire nouvelle se présente à eux, font comme si de rien n'était et passent leur chemin sans rien dire. C'est pourquoi je remercie quand même Dominique Bertelli d'avoir créé cet espace de controverse et *Questions de communication* de l'avoir si spontanément accueilli.

## Références

- Bertelli D., 2005, « La réception du fait littéraire par la critique journalistique », *Questions de communication*, 8, pp. 165-178.
- 2006, « Les Choses et la critique journalistique. Approche contextualiste », *Questions de communication*, 10, pp. 263-276.
- Bloor D., 1999, « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, 30/1, pp. 81-112.
- Boltanski L., 1990, *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié.
- Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P., 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Charpentier I., 1999, *Une intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux. 1974-1998*, thèse de sciences politiques, université d'Amiens.
- Hacking I., 1999, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, trad. de l'anglais par B. Jurdant, Paris, Éd. La Découverte, 2001.
- Heinich N., 2007, « Une sociologie très catholique. À propos de Bruno Latour », *Esprit*, 5, mai, pp. 14-26.
- Jauss H. R., 1978, *Pour une esthétique de la réception*, trad. de l'allemand par Ch. Maillard, Paris, Gallimard.
- Jurt J., 1980, *La Réception de la littérature par la critique journalistique. Lectures de Bernanos, 1926-1936*, Paris, J.-M. Place.
- Lahire B., 2005, *L'Esprit sociologique*, Paris, Éd. La Découverte.
- Latour B., 2006, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, Éd. La Découverte.
- Pignarre Ph., 1999, *Puissance des psychotropes, pouvoir des patients*, Paris, Presses universitaires de France.
- Pinto L., 1984, *L'Intelligence en action. Le Nouvel Observateur*, Paris, Métailié.
- Verdrager P., 1999, *La Réception de la littérature par la critique journalistique. Le cas de Nathalie Sarraute*, thèse de Lettres, université Paris 3-Sorbonne Nouvelle [Texte intégral en ligne : verdrager.free.fr.]
- 2001, *Le Sens critique. La réception de Nathalie Sarraute par la presse*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2007, *L'Homosexualité dans tous ses états*, Paris, Éd. Les Empêcheurs de penser en rond.
- Viala A., 1985, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éd. de Minuit.